

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 48 (1910)  
**Heft:** 51  
  
**Artikel:** Un mot de Guintz  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-207358>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),  
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement  
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,  
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,  
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;  
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.  
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## La bibliothèque du bon Vaudois.

En vente au Bureau du *Conteur vaudois* :

- Causeries du « Conteur vaudois »** (1<sup>re</sup> série, 2<sup>e</sup> édition, illustrée par Ralph) . . . Fr. 1 50
- Favey, Grognuz et l'Assesseur**, récit complet des aventures de trois bons Vaudois, par L. MONNET, illustré par Ralph et J.-H. Rosen . . . » 2 50
- Po Recafa**, recueil de morceaux patois, prose et vers (Payot et Cie, édit.) . . . » 1 80
- Mélanges vaudois**, de L. FAVRAT (Payot et Cie, édit.) . . . » 1 —
- Le Roman romand** (Payot et Cie, éditeurs), 3 premières livraisons, en vente séparément :
1. A. BACHELIN, *La Carrochonne, La Marquise* . . . » — 60
2. PHILIPPE MONNIER, *Nouvelles* . . . » — 60
3. ED. ROD, *Scènes de la Vie suisse* . . . » — 60

## LES CHANSONS DE L'ESCALADE

La tentative avortée du duc Charles-Emmanuel de Savoie contre Genève, dans la nuit du 12 au 13 décembre 1602, a fait naître un grand nombre de chansons en français et en patois. Il n'y avait pas trois jours que l'événement s'était produit, et déjà le peuple de Genève entonnait, dans ses temples et dans les rues, un *Cantique sur la délivrance de l'Escalade*, attribué au réformateur Théodore de Bèze :

Peuple genevois  
Elève ta voix  
Pour psalmodier  
De Dieu l'assistance  
Et la délivrance  
Que vis avant-hier.

Rompant le dessein  
Trop fier et hautain  
De ce Savoyard  
Qui plein de bravade  
Donna l'escalade,  
Posant le pétard.

Mais le Dieu d'en-haut  
Qui jamais ne fault  
Point ne sommeilloit;  
Ouvrit sa main forte  
Et ferma la porte,  
Montrant qu'il veilloit.

L'auteur termine en exhortant les Genevois à se régénérer :

Vous tous, renevièrs,<sup>1</sup>  
Paillards, usuriers,  
Larrons et pilleurs,  
Gens pleins de malice,  
Rejetez le vice,  
Devenez meilleurs.

Avares marchands,  
Qu'allez recherchant  
Par tout l'univers  
Un gain sans mesure,  
Quittez votre usure,  
Ecoutez ces vers...

Une autre chanson raconte les faits en détail, désignant par leurs noms ceux qui commandèrent l'attaque : Chaffardon, d'Attignat, Sonas, et le pétardier Picot, qui fut pris sous la porte au moment où il allait faire sauter, et le duc d'Albigny, à qui le cœur faillit et qui « réussit tout en cacade ». (Le mot est du duc de Savoie lui-même : « Nous avons fait là une belle cacade! » dit-il, en apprenant sa défaite.)

Souvenons-nous à jamais,  
Désormais,  
Qu'au douzième de décembre,  
L'an mille six cents et deux,  
Nos haineux.  
Faillirent à nous surprendre.  
Ce fut après la minuit  
Que sans bruit  
Ils dressèrent trois échelles,  
Deux cents étoient déjà passés  
Nos fossés,  
Sans qu'on en sût les nouvelles...

A cette chanson, un prêtre de Savoie, le curé Chevalier, fit une réponse commençant ainsi :

Rebelles Genevoisans,  
Artisans  
Vous voulez faire des princes...

Un autre Savoyard répondit de son côté par une touchante chanson en patois, dans laquelle il prie les Genevois de ne plus insulter son pays, maintenant que la paix est scellée par le traité de Saint-Julien, et que les voisins ont besoin l'un de l'autre. Ce morceau, d'un sentiment doux et juste, commence ainsi :

Genevois, y'è pre santa  
La sanzon de l'Escalada,  
Y'è pre no villepandà  
Et no farè la nargada.  
Sevegni, sevegni, sevegni-vo  
Que depoy noutra cacada,  
Sevegni, sevegni, sevegni-vo,  
Que vo z'y biu avoy no.

On dezivé à San-Zelien  
Qu'on ubliavè totè chuzè,  
Qu'on vivrè en bon bezin;  
Mais pottè on en abuzè  
Sevegni, sevegni, sevegni-vo  
Que ran on ne vo refuzè;  
Sevegni, sevegni, sevegni-vo  
Que vo z'y biu avoy no.

No sain voutrou nourecy  
A la vela et u velazo,  
Pè lou gran et lou petit,  
En blià, vin, vianda et fremazo.  
Sevegni, sevegni, sevegni-vo...

L'on se met de tot meti  
Pè vo servi à la vela,  
L'on fà le gagne-petit, zi zi zi,  
L'atro raclie la femira.  
Sevegni, sevegni, sevegni-vo...

No ne sain pa tan méchan  
Queman vo le fadè entendrè,  
No z'èpargnarè lè chan  
Quan no furon pè vo prendrè.  
Sevegni, sevegni, sevegni-vo  
Que no z'uron le cœur tendro,  
Sevegni, sevegni, sevegni-vo  
Que vo z'y biu avoy no.

Ces chansons, réunies à quelques autres, furent imprimées, l'année même du centenaire de l'Escalade, sous le titre de : *Chansons de l'Escalade faite par le Savoyard contre les murs de la ville de Genève*, à Amsterdam, MDCCII.

On a aussi des vers d'Agrippa d'Aubigné sur « La merveilleuse délivrance de Genève » ; ils sont adressés « aux genevoises fillettes » et voici la prière féroce que le poète leur suggérerait :

Dites : « O Dieu, tu vois la guerre  
De ces géants aventureux :  
Fais voir aux enfants de la terre  
Que le ciel est trop haut pour eux.  
Fais que ces fols, ces infidèles,  
Brisés de la verge de fer,  
Trouvent au bout de leurs échelles,  
Le cordeau, la mort et l'enfer! »

La plus jolie chanson inspirée par l'Escalade est celle du *Jeune galant villageois*, ou *Le pot au lait du duc de Savoie* :

Un jeune galant villageois  
Portoit au marché du lait vendre;  
Allant, il comptoit sur ses doigts  
Quel profit il y pourroit prendre...  
J'ai, disoit-il, payé comptant  
Trois sols de ce lait; je m'assure  
En retirer deux fois autant  
Avant qu'il soit passé une heure...  
J'achèterai un beau cheval,  
Car des piétons on ne tient compte.  
Me voyant sur cet animal,  
On pensera que je suis comte  
Je ferai mon cheval sauter  
Courir, tourner en telle sorte...  
Mais alors son pot va tomber,  
Et s'épanche le lait qu'il porte.  
Tout dépitè, tout éperdu,  
Il retourne vers le village,  
Ayant argent et lait perdu,  
Et par ce moyen son courage.  
Comme ce villageois pensoit,  
Ainsi fit le duc de Savoie,  
Quand les Alpes il traversoit,  
Pensant Genève avoir en proie, etc.

On comprend le reste. C'est, avant le bon La Fontaine, la fable du Pot au lait, aussi vieille que le monde.

(La fin au prochain numéro.) V. F.

**La note du relieur.** — Un de nos amis de La Côte nous envoie la note suivante, qu'il a trouvée dans des papiers de famille :

« M. V... doit à X, relieur :  
» Sauter. Un rêve relié. (!)  
» ½ peau pour bibliothèque, fr. 2.

## Un mot de Quintz.

Quintz, l'ancien tueur de porcs, le vieux pêcheur des Pierrettes, est mort l'autre jour à l'Hôpital cantonal, à Lausanne. La nouvelle de sa fin aura attristé tous ceux qui connaissaient ce philosophe jovial et leur aura rappelé sans doute l'un ou l'autre de ses bons mots.

En voici un, pris entre mille :

<sup>1</sup> Prêteurs sur gages, usuriers, accapareurs. En patois : *renecei*.

Un de nos amis rencontre Guintz, une hotte 'au dos, descendant au lac.

— D'où venez-vous donc, père Guintz, avec votre hotte ?

— De la Banque cantonale... J'avais besoin d'une ou deux mesures d'écus. Mais je n'ai pu m'entendre avec ces messieurs. Est-ce qu'ils n'ont pas eu le toupet, avant même de m'avoir avancé mon argent, de me demander comment je comptais le leur rendre !

#### Lè mise dein lè z'autro iâdzo.

**B**IN su que vo z'âi lè dein lè papâ que l'ant decidâ pè Tiully de fère à criâ lau misede bou duzoreindra ein patois. L'ant bin fè cliiau prècôt, henneu et respet ! La coumouna lâi vâo gagnî.

L'è que lè mise de tsi no se sant pas criâie ein patoi, lè pas dâi boune mise. Lè faillâi vère lè z'autro iâdzo dein noutrè campagne. On lâi allâve atant po ôure criâ que po misâ. Noutron publicateur étâi on hommo pas tant grand, dinse, on bocon court su tсамbe, dâi boune z'épaule, carraie, onna grocha barba naïre, et on dzerno... Podro z'ami, se vo n'âi pas oïu clii dzerno vo n'âi rein oïu ; on arâi djurâ lo tonnerro ; on l'odîa du on quart d'hôra iliein. Mè l'avancive à criâ, pe forta voix l'avâi. Ein è min revu dinse. Fasâi allâ lè z'affère. Quand coumeincive à dere :

— On bâo ! on pucheint, biau bâo ! Dâi duve man ! Le plliu gros et le pllie fort dâo canton. Pâo menâ on tsè de fêrè tot solet (*à la déchainte*, que desâi pe pllian). Lo bâo, lo pucheint bâo !

Lè get s'âovressant tot grand quemet dâi fâlot de pousta. Et tot d'on coup, ie fasâi :

— A *guiéro l'eimmandzi-vo* ?

Ah, ellil'â *guiéro l'eimmandzi-vo* ? mè seimblie adî que l'odîo oncora. L'êtâi po rêveilli lè mijâo, lè z'ecourdâtâ on bocon. Quand fâ tsaud et que vo z'âi la pipi et que tot d'on coup quaucon passe dè coute vo et vo brame :

— *Vin bâire on verro*,

cein vo fâ tot vedzet. Eh bin, l'êtâi lo mîmo affère po clii l'â *guiéro l'eimmandzi-vo* ? Tote cliiau dzein piattavant et peinsâvant : Hardi ! faut fère on prix.

Et on eimmodâve :

— Houitanta pîce.

— A houitanta pîce. Houitanta pîce, que brâmave lo publicateur, asse fet que pouâve, ein monteint su on plliot.

— Noinanta pîce.

— A noinanta pîce. Noinanta pîce.

Et dinse on quart d'hôra doureint sein dèpondre. Quand la nièze étâi bin eimmodâie et que quaucon l'avâi de :

— Ceint veingt pîce.

— Ceint veingt pîce ! Ceint veint pîce ! *Trâi iâdzo l'averto*. Trâi mâi d'êchute à clii que remetta.

Cliiau : *trâi iâdzo l'averto* ! L'êtâi pè fère mettre lè retardatairo. La misa recoumeincive. Fredin, freda ! Hardi ! petit ! Fotein lâi ! Corâdzo, mijâo.

— Ceint quaranta pîce ! L'è po rein ! Lau bailli pas tant à bâire à cliiau mijâo. Ceint quaranta pîce, po la seconda. A ceint quaranta pîce...

L'êtâi justo à sti momeint qu'on apportâve à bâire on verro âo publicateur, po lâi rebailî de la pînce.

— A ceint quaranta pîce... adjudé.

Ah ! cliiau mise dâi z'autro iâdzo, ein patois, l'è cein que fasâi montâ l'affère.

On étâi oncora tot mousse dein clii teimps, et tota la né — ne sé pas se pâot-ître on bèvessâi quauque verro — mâ tota la né on odîa dein noutrè z'orolhie lo cornet dau publicateur.

— A *guiéro l'eimmandzi-vo* ? *Trâi iâdzo l'averto*.

Quinte mise ! Quin dzerno. Podro z'ami !

MARC A LOUIS.

« **Vers Sedan** ». — M. Ernest Tissot, rédacteur à la *Feuille d'avis de Lausanne*, s'est décidé, pour répondre à de très nombreuses demandes, de réunir en brochure les articles si intéressants et si goûtés qu'il a fait paraître, il y a quelques semaines, dans ce journal, sous le titre *Vers Sedan*.

Au retour d'une visite à Sedan et aux champs de bataille de la campagne mémorable qui a abouti à la reddition de cette ville et à la chute du second empire, l'auteur a eu l'idée d'évoquer une fois encore le souvenir de cet épisode tragique de la guerre franco-allemande. Il l'a fait de façon saisissante et en s'appuyant sur les documents historiques les plus précis et les plus récents.

Cette brochure est de plus illustrée de clichés indiquant les positions respectives et successives des belligérants, au cours de la lutte.

La brochure (in-8°, 150 pages), est en souscription, au prix de fr. 1.20, jusqu'au 31 décembre courant. Elle paraîtra dans le courant de janvier, pour autant que le nombre des souscriptions suffira à couvrir les frais de publication.

On peut souscrire, par carte postale, à l'adresse de l'auteur : M. E. Tissot, journaliste, Montagibert, Lausanne, ou au « Bureau du *Conteur vaudois* », à Lausanne.

**Aidons-nous mutuellement.** — Un petit jeune homme montait la rue de Bourg, traînant avec grand peine une lourde charrette.

Un passant le prend en pitié et pousse la charrette jusqu'au-dessus de la rampe.

— Merci bien, m'sieu, fait le petit commissionnaire.

— Mais, dis-moi, mon garçon, observe le passant, pourquoi en as-tu mis autant sur ton char ? Tu n'es pas encore assez fort pour traîner une si lourde charge.

— Oh ! m'sieu, c'est pas moi ; c'est le patron. Y m'a dit : « Va seulement, tu trouveras bien un imbécile qui poussera à la montée de Bourg ! »

#### QUE FAIRE DE NOS FILLES ?

**U**n bon vieil almanach d'il y a plus de quatre-vingts ans, auquel on avait posé la question : « Que faire de nos filles ? », répondit, dans sa candeur naïve :

« Donnez à vos filles une bonne éducation, qu'elles apprennent à bien faire la cuisine, à laver, repasser, raccommoder les bas, coudre les boutons, à faire leurs propres habits et surtout des chemises. Enseignez-leur même à faire du pain, dites-leur qu'une bonne cuisine fait épargner l'argent qu'on porterait autrement à la pharmacie. Qu'elles sachent qu'il n'y a de vraie économie que pour celui qui emploie moins que ses revenus, et que celui qui dépense au-delà s'appauvrit inmanquablement. Enseignez-leur qu'une robe d'indienne *payée* se porte avec plus de plaisir qu'une de soie pour laquelle on s'est *endetté*. Envoyez-les faire les marchés et d'autres achats, puis calculer après si le compte est juste. Enseignez-leur à avoir du bon sens, de la confiance en elles-mêmes, de savoir se passer du secours des autres et surtout d'aimer le travail. Apprenez-leur qu'un honnête artisan en manches de chemise et en tablier, sans un sou dans la poche, est préférable à une douzaine de fainéants de distinction, richement vêtus, et qui ont hérité d'une belle fortune. — Si vous avez les moyens, faites enseigner à vos filles la musique, le dessin, les arts, mais réfléchissez que ce ne sont que des choses accessoires, qui peuvent embellir la vie ; mais... enseignez-leur les occupations du jardinage et les joies de la belle nature. Qu'elles sachent aussi que les promenades à pied sont à préférer à celles en voiture et que les fleurs des champs sont bien belles quand on les contemple attentivement. Enseignez-leur à mépriser tout ce qui n'est qu'apparence, et que quand on dit *oui* ou *non*, que ce soit aussi l'expression de la pensée. Apprenez-leur surtout que le bonheur conjugal ne dépend nullement de l'extérieur, ni de l'argent que possède le mari, mais absolument et

seulement de sa conduite et de son caractère. Leur avez-vous inculqué toutes ces choses, les ont-elles bien comprises et en sont-elles bien pénétrées ? Quand le temps arrivera, mariez-les en toute confiance, elles feront leur chemin toutes seules. »

**Raison d'âge.** — On met l'histoire sur le compte de deux Israélites. Il semble qu'ils aient parfois trop bon dos. Enfin, voici l'anecdote telle qu'on nous l'a contée.

Deux Israélites, donc, se rencontrent, se saluent et font un bout de causette.

— Sais-tu, Isaac, que ch'âi depuis quelques chours des maux de ventre atroces.

— Tiens, Salomon, c'est curieux ; moi aussi, ch'âi des touleurs dans le ventre. Che veux aller consulter un médecin.

— C'est ça, Isaac, va consulter un médecin, et puis tu me tiras ce qu'il t'a ordonné. Comme ça, ce sera meilleur marché.

Quelques jours plus tard, nouvelle rencontre :

— Eh bien, Isaac, qu'est-ce qu'il t'a tit, le médecin ?

— Il m'a tit qu'il faut brendre un pain de bled avec mutarde.

— Alors, c'est bien. On va aussi brendre un seul pain de bled pour les deux ; ce sera blus égonomique.

Et tandis que les deux amis sont assis en face l'un de l'autre, les pieds dans le baquet :

— Mais, tis-tonc, Salomon, fait Isaac, alors qu'est-ce que c'est, gomme tu as les bleds sales ?

— Foyons, Isaac, tu oublies, je crois, que ch'âi tix ans de blus qué toi.

#### LE COUP DU GILET

**E**SSAYEZ donc de dire à quelqu'un, au premier venu : « Tiens ! vous avez-là un gilet qui vous va à merveille » ou « Peste ! quel beau gilet vous avez mis là ! ». Invariablement, la personne ainsi interpellée, dans un geste très familier saisira des deux mains le bas de son gilet et, le tirant pour le faire bien tendre, vous répondra : « Vous trouvez ? » ou : « Mais, il n'a rien d'extraordinaire, ce gilet ! » ou bien encore : « Je l'ai acheté chez Chose ou l'ai fait faire par Machin. »

Pourquoi cela ? On ne sait. Mystère. C'est comme le coup de la « crêcelle » ; ça ne rate jamais. D'ailleurs, ce n'est pas nouveau ce que nous vous disons là. Tout le monde le sait.

Ah ! mais ce que l'on sait moins, peut-être, c'est que le gilet a toute une histoire. Au siècle dernier, par exemple, le gilet a été un objet de luxe insensé. Le gilet a fait des folies.

L'élégant qui se respectait comptait ses gilets par douzaines, par centaines. Nous parlons de l'élégant français, car à l'étranger, en Allemagne, par exemple, c'était bien autre chose. Le luxe de la toilette était à l'apogée le plus idéal. Un ministre de la monarchie saxonne possédait 300 gilets et autant de perruques.

Tant de perruques, disait le grand Frédéric, en parlant du comte de Brühl, et si peu de tête !

C'était donc un musée de gilets qu'il fallait posséder au dix-huitième siècle pour être un homme à la mode. On les faisait en drap, en soie, en bouracan, en velours, en tissu d'or. Ce vêtement était une œuvre d'art, une toile de peinture enrichie à l'infini. On brodait du haut en bas de petits personnages galants, des scènes comiques, des chasses, des pastorales, les fables de La Fontaine, etc.

Sur telle poitrine privilégiée appartenant à un financier, à un fermier général, à un Jourdain quelconque s'épalaient les Amours de Mars et de Vénus ; sur celle d'un maréchal de camp en disponibilité, une revue de cavalerie. On citait tout particulièrement le gilet d'un petit maître, un type de ces petits maîtres rimant des bouquets à Chloris ; ce gilet, qui causait des